

## Ce que veulent dire les oiseaux

Iris Baty

---

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13424ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Baty, I. (2008). Ce que veulent dire les oiseaux. *Moebius*, (119), 135–138.

## IRIS BATY

### *Ce que veulent dire les oiseaux*

Elisabeth et Côme sont à New York depuis quatre jours. Ce matin, elle est encore endormie, allongée sur le ventre. À son réveil, la première chose qu'elle demande à Côme, c'est qu'il lui masse l'intérieur et l'extérieur des cuisses pour éliminer le surplus de graisse qui se trouve à cet endroit. Du moins c'est ce qu'il a compris. Ça lui a pris à son arrivée ici, à Elisabeth, en voyant les gens dans la rue. Seulement, cela ne l'empêche pas d'avalier au petit-déjeuner deux œufs *sunny side up*, des pommes de terre sautées, du sirop d'érable comme si c'était du petit lait, deux cafés, un jus d'orange XL, et quatre toasts *à la française*. Côme n'a pas fini de masser ! Il la modèle comme une petite statue de sel. À la fin, elle ne se ressemblera plus, il l'aura étirée jusqu'au sommet des gratte-ciel.

Par moments, il ne comprend rien de ce qu'elle dit. Rien. Il voit bouger ses lèvres et il comprend tout de travers. Au début, il lui faisait répéter. Ça l'énervait de ne pas comprendre chaque mot qui sortait de sa bouche, et puis ensuite il a laissé planer des silences entendus. Il n'était plus comme ces gens qui se contraignent à tout saisir et qui, n'y parvenant pas, font répéter inlassablement les trois derniers mots de chaque phrase.

Dans le métro, hier, elle lui a dit : « Je veux te guérir de toutes tes douleurs. » Il a trouvé ça beau, ça l'a touché. Il a voulu réentendre cette phrase qui l'émouvait déjà énormément. Personne n'avait jamais vu aussi clair en lui mais, comme il la lui faisait répéter, elle a pointé le doigt en direction du sol et il s'est rendu compte en regardant les pieds de son voisin chaussés de tennis de *toutes les couleurs* qu'il avait encore tout déformé. Parfois, méchamment, elle

L'appelait « Professeur Tournesol. » Mais lui, il savait qu'il entendait parfaitement. C'est un spécialiste de l'audition qui le lui avait dit : « Dix sur dix ! Vous avez l'ouïe fine ! » Alors comment expliquer qu'il comprenne tout de travers ? Sur le divan de son analyste, Côme avait conclu qu'il n'entendait que ce qu'il voulait bien entendre. C'était de famille, l'arrière-grand-père s'en était fait une spécialité. Côme avait lutté contre cette surdité, s'irritant des gens et de lui-même, demandant à Elisabeth de parler *quinze pour cent* plus fort. Il s'était aperçu qu'il était tellement absorbé par *lui-même*, par ses pensées, par une sorte de trou noir intérieur, qu'il ne parvenait pas à sortir la tête de là. Toutes les paroles prononcées passaient par ce filtre. Il était suffisamment heureux pour n'entendre que ce qu'il souhaitait mais suffisamment malheureux pour être parfois contredit au détour d'une conversation. Lorsque Elisabeth parlait plus fort, les mots ne parvenaient même pas à franchir sa bulle. Ce qui lui faisait dire qu'il était comme un ovule, poursuivi par des milliers de mots à flagelle qui essayaient de percer sa coquille pour le féconder.

En fin de matinée, arrivés à Central Park, ils se sont dirigés vers un petit lac et se sont assis sur un banc. Le visage tourné vers l'eau, Elisabeth a commencé à parler lentement puis de plus en plus vite comme si elle était pressée de finir. Autour, les oiseaux se sont tus. Elle dit : « Il faut que tu saches qui je suis. C'est important. » Côme a l'un de ses silences entendus. D'ailleurs, peut-être que pour une fois, il a compris. En attendant, ses yeux se perdent sur l'étendue d'eau à ses pieds. Elisabeth continue comme pour elle-même : « Tout ce que je lis, je le crois. Je crois. Tout. Les livres. Je les crois tous. Je les crois quand ils disent que pour réussir il faut sans cesse changer de monture. Qu'il faut à la fois souhaiter mourir et habiter Paris. Je crois que mon homme doit être brillant, qu'il doit bouffer tous les autres. Je crois que l'on peut tout quitter par amour ou pour la réussite. Mon homme doit être beau. Je dois être belle. Mais en même temps, je pense que cela n'a aucune importance, seule la beauté intérieure compte. Je reproduis le schéma familial parce qu'il me plaît. Je ne le reproduis pas parce qu'il m'ennuie. Je fais un complexe d'infériorité. De supériorité ! Les gens sont moches. Les

gens sont élégants. Les femmes ont de belles jambes. Les gens ont du mal à marcher tellement ils sont gros. Je suis saoule. Je t'aime. Je ne t'aime plus. Pollock est mort et on est au Moma, ou pas. C'est comme... Tu me dis: «On est à New York.» Mais franchement qu'est-ce que j'en sais? Hier, on était à Paris!»

Côme la regarde. Ses lèvres bougent encore. Elle est auréolée par les fleurs des arbres de Central Park et les oiseaux se sont remis à chanter. Il pense qu'elle est sa petite fauvette à lui. Il écoute encore ce qu'elle vient de dire et il se repaît de ses paroles qu'il trouve si douces. Aujourd'hui, il ne fera plus rien répéter, ce qu'elle a dit lui suffit: «Tout ce que tu dis, je le crois. Je te crois. Tout. Tes paroles. Je les crois toutes. Je crois que pour nous unir il faut sans cesse que j'aie les yeux pleins d'étoiles. Et que c'est être folle que de vouloir mourir plutôt que d'être avec toi. Je veux que tu me fasses l'amour tous les jours si tu le peux. Si tu ne peux pas ce n'est pas grave. C'est merveilleux quand même. Tu es l'homme brillant que je cherchais, mon *Vir Heroicus Sublimis*, tu es le plus fort. Je quitterai tout pour toi. Je quitte tout d'ailleurs. Tu es le plus beau. Tes épaules sont belles. C'est le plus important que tu sois beau, que tu sois le plus beau. Nous formons un couple merveilleux. Nous réinventons l'amour, la vie à deux sans nous préoccuper du reste du monde. Un enclos. Un champ clos. Les autres nous sont inférieurs. Nous leur sommes supérieurs. Nous sommes élégants. À nous deux nous avons les plus belles jambes de la terre. J'ai du mal à marcher parce que je suis enceinte. Je t'aime. Je t'aime toujours plus. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.»

Côme continue à entendre sa voix. Elle lui dit tous les mots doux qu'on ne lui a jamais dits. Assis sur le banc il caresse sa tête qu'elle a posée sur ses genoux. Il voudrait que ses doigts lui disent combien il l'aime lui aussi. La douceur de ces cheveux soyeux comme les queues des écureuils gris de Central Park et roux comme le plastron des rouges-gorges le plonge dans un état à peine descriptible. Il murmure à chacun de ses mots: «Oui, c'est vrai.» Sûrement, il a mal entendu mais aujourd'hui, il ne fera pas répéter. De retour à l'hôtel, il lui parle de l'avenir. C'est ainsi que l'homme répond parfois aux oiseaux en

pensant les avoir compris. Cette nuit-là, elle n'essaie pas de le mordre. Elle est comme le chat qui sait qu'il ne doit en aucune façon porter ses griffes sur le visage de son maître. Ils vont habiter ensemble à Montréal, partager leur nourriture, partager leur lit et leur chaleur sans avoir compris l'un comme l'autre qu'ils prenaient, pour mari ou femme, un inconnu.